

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Pour les “Jeunes” : un modèle

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 172-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pour les «Jeunes»: Un modèle

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs ce beau panégyrique prononcé en l'église de l'Abbaye de St-Maurice, à l'occasion de la fête de S. Louis de Gonzague. Ceux qui déjà connaissent M. l'abbé Ponsard retrouveront dans ces pages son merveilleux talent d'orateur. Ceux qui le liront pour la première fois nous sauront gré de leur avoir fait goûter le charme de cette parole qui est celle d'un maître.

(La *Rédaction.*)

Mes amis,

L'an dernier, j'avais à faire le panégyrique du patron de ma petite paroisse natale, de saint Julien, soldat martyr, et comme je passais près de la ville où il était né, où il avait été soldat, près de Vienne (dans la Gaule transalpine), je m'arrêtai, espérant trouver là son culte plus vivant qu'ailleurs. Dans sa propre ville, saint Julien avait été détrôné par votre saint Maurice : nulle église dédiée à saint Julien, et la belle cathédrale dédiée à saint Maurice.

Vous avouerai-je que j'en eus quelque ressentiment, et que je prends aujourd'hui une revanche d'avoir, au lieu même où fut martyrisé saint Maurice, dans le plus antique de ses sanctuaires, à prononcer le panégyrique de saint Louis de Gonzague, donné comme patron à la jeunesse de Saint-Maurice ? Et, à vrai dire, la victoire remportée par saint Louis de Gonzague est plus éclatante que celle remportée par saint Maurice. Car entre saint Julien et saint Maurice il y a une fraternité : fraternité d'armes, de martyr, d'époque ; et, d'un soldat de la legio Gallica à un soldat de la légion Thébaine on comprend que le culte des fidèles se soit égaré. Mais de saint Louis de Gonzague, confesseur, non pontife, non martyr, Jésuite du XVI^{me} siècle, et de tous les jeunes gens celui qui semble avoir le moins connu les belliqueuses ardeurs de la jeunesse, de saint Louis de Gonzague à saint Maurice, quel écart ! Votre saint Maurice, je le vois fort

en couleur, pourpré de son manteau, de son sang, de sa gloire ; c'est un fleuve de pourpre qui jaillit de lui, ayant coulé jusque sur le costume de chœur de ses chanoines ; et n'est-il pas devenu ailleurs le patron des teinturiers ? Mais Saint Louis de Gonzague ! c'est un visage pâle, un pâle Italien, dont le pays d'origine évoque encore la blancheur du cygne de Mantoue, un clerc au pâle surplis blanc, qui eut, presque autant que de l'épée, la peur du camail. Ah ! il fut aussi peu que possible Gallo-Romain, ce saint de la Renaissance italienne, et sous les voûtes de votre Abbaye, dans vos couloirs impressionnants, sa statue est dépaylée.

Soldat ? son biographe nous apprend que vers l'âge de sept ans « il fût porté à la gloire des armes. » Il nous en donne comme preuve qu'un jour, déchargeant un fusil, il mit le feu à la poudre et se brûla le visage ; ou encore, que « profitant d'une heure où les soldats reposaient, il prit de la poudre dans leurs gibernes et chargea lui seul une petite pièce de campagne. » Après cela, le scrupule lui vint : il songea que la poudre ne lui appartenait pas ; mais, ajoute le biographe « il se consolait dans la pensée que s'il la leur eut demandée, les soldats la lui auraient donnée volontiers. » Remords d'un timide, et presque, avant l'heure, raisonnement d'un casuiste. Aussi, tandis que saint Maurice, prêt à donner sa vie, serre encore, avec une violence mal contenue, la poignée de son épée, saint Louis de Gonzague, on vous le montre les bras croisés et le visage penché sur la pacifique image du Crucifix.

Ce contraste signalé — et cette malice satisfaite, — en quoi le culte de saint Louis de Gonzague parmi vous reprend-il une édifiante signification. ?

Je pourrais vous y signaler le triomphe de la Compagnie si militante à laquelle appartient saint Louis de Gonzague, et, cette fois, des disciples de saint Ignace à

saint Maurice les rapports s'établiraient facilement. D'avoir réussi à imposer à toute la jeunesse catholique le patronage de celui de leurs novices qui fut le plus exclusivement pieux, est la marque d'un esprit conquérant, pareil à celui qui animait les soldats de la légion Thébaine et qui leur faisait porter leurs armes victorieuses des rives du Danube à celles du Rhône.

Mais je veux fixer vos yeux sur autre chose, sur cette admirable communion des âmes dans l'Eglise catholique. D'où qu'il vienne, un saint est toujours chez lui dès qu'il se trouve dans un sanctuaire catholique. Et quand l'homme est tellement porté à se replier sur lui-même, quand les hommes sont tellement enclins aux cultes exclusifs, quand ils multiplient à plaisir toutes les frontières qui séparent les cœurs et les pensées, bénissons l'Eglise d'élargir le mouvement de nos cœurs à de si universelles tendresses et d'entretenir entre toutes les âmes et entre tous les pays ce lien des affinités spirituelles. Moines de la Thébaïde ou soldats de la légion Thébaine, accourez encore de votre Orient : l'Occident est prêt à vous accueillir et à vous imiter. Saints des premiers siècles, sortez des catacombes, venez au grand jour de nos églises gothiques : la lumière de nos vitraux fera rayonner la splendeur de vos vertus cachées. Rois qui vous êtes sanctifiés sur les trônes, entrez dans nos monastères clos. Vierges, quittez vos cellules et marchez à la tête de nos armées. Prince de Gonzague, marquis de Châtillon, allié des maisons de France et d'Espagne, les fils des ouvriers dans les banlieues de Paris et les fils des paysans dans les campagnes du Valais te choisissent pour leur Patron. Timide novice de la Compagnie de Jésus, regarde : Saint Maurice te fait une place sous son manteau. Votre sainte camaraderie nous apprendra que la pureté du

cœur apparente les âmes à la gloire des martyres.

Cette merveilleuse catholicité de notre culte repose sur une intelligence singulièrement pénétrante de la nature humaine. A mesure qu'on connaît mieux les âmes, qu'on parcourt un peu le monde en se rendant compte de ce que sont les hommes, on est frappé, moins par les diversités apparentes que par les ressemblances foncières. Les plus sauvages passions peuvent dans la même âme s'allier avec la culture d'esprit la plus raffinée, et les plus belles vertus sortir de l'ignorance et de la barbarie. Ni les grandes perversités ni les grandes saintetés ne supposent des natures exceptionnelles. Jeunes gens, apprenez-le pendant qu'il est temps : quelle que soit votre nature, votre avenir moral sera ce que vous le ferez par votre volonté aidée de la grâce divine qui ne vous manquera jamais.

Aussi toutes les saintetés se ressemblent-elles, en ce sens qu'elles sont toujours obtenues au prix d'un effort, et, pour dire le mot qui est à dire ici, au prix d'une lutte. Je me plaisais à vous signaler tout à l'heure les oppositions entre saint Louis et saint Maurice. Je pourrais plus facilement vous faire remarquer les similitudes. Ils ont tous les deux combattu. Gœthe a écrit : « un homme, c'est-à-dire un lutteur. » On pourrait plus justement encore écrire « un saint, c'est-à-dire un lutteur. » On n'est pas saint sans combattre, et de n'avoir jamais combattu que contre soi-même n'est pas le signe qu'on ait l'âme moins guerrière.

A ce point de vue, saint Louis de Gonzague fut peut-être mal servi par ses biographes. On ne nous laisse pas assez soupçonner la lutte de cette âme. On nous apprend qu'il fut baptisé avant de venir au monde ; et l'on en conclut qu'il vint au monde en état d'innocence, comme s'il s'agissait d'une innocence qui devait lui épargner les mérites de l'effort. Et, à tout

moment, on aime à souligner l'excellence de sa nature et la facilité de sa vertu. Et sans doute, Dieu lui accorda une grâce plus particulière de préservation. Mais cependant il fut un homme, et nul privilège ne le dispensa de la lutte imposée à toute âme humaine ; il était un Gonzague et à ce titre pesaient sur lui des hérédités qui devaient lui faire sentir le prix de la vertu ; il vécut à la cour de Mantoue, laquelle n'était pas l'une des plus perverses des cours italiennes, mais au témoignage du sérieux historien, Pastor « il y avait beaucoup à y reprendre » ; il fut élevé en plein milieu renaissant, et la Renaissance créait autour d'elle une atmosphère de scepticisme, de mollesse, de sensualité, et il suffisait qu'il respirât l'air de son temps et de son milieu pour mettre en soi des germes malsains qui ne seraient étouffés qu'au prix du sacrifice. Certaines de ses modesties, de ses réserves, de ses pénitences dont on serait tenté ou de sourire ou de se scandaliser, quel sens de beauté morale elles prennent si l'on y voit la réaction courageuse d'une âme contre un milieu trop licencieux, la volonté de se défendre contre un ennemi subtil et violent ! La pénitence ne fut jamais facile à personne : combien elle dut coûter à cette nature fine, sensible, délicate. On parle de sa douceur toujours : qu'on nous laisse aussi deviner derrière cette douceur obtenue par vertu le caractère impérieux des Gonzague. Ne se met-il pas en garde si souvent contre le respect humain, parce qu'il en doit plus vivement éprouver la tentation, nullement insensible au sourire d'ironie qui circule autour de lui ? Il a besoin de s'humilier parce qu'il a le goût du commandement. A un endroit, on nous apprend qu'il aime à treize ans lire les sages sentences de Sénèque, de Plutarque, de Valère Maxime ; mais à un autre endroit

on nous parle de son goût pour la littérature, et, en ce temps-là, le goût pour la littérature s'accompagnait de la tentation de lire Boccace et Pétrarque. On nous dit que Dieu lui-même lui enseigna à faire oraison ; mais un peu plus loin nous le voyons lui-même s'accuser de perpétuelles distractions pendant ses prières. Nous avons donc le droit de le penser : cet innocent, cet ascète fut un lutteur.

Jeunes gens, ne convenait-il pas de dégager ce caractère dans la sainteté de votre patron ? Ne fallait-il pas vous montrer comment la voie de toutes les sanctifications est la même : celle du renoncement. Dès que vous entrez dans la mêlée contemporaine, vous recevrez ce conseil de libérer votre nature de la discipline traditionnelle. L'individualisme moderne repose sur une exaltation des tendances naturelles. On vous prêchera le goût de l'indépendance ; on vous fera croire vos âmes invulnérables ; on vous enseignera le mépris du danger moral. Faux idéalisme ! De l'idéalisme, c'est notre volonté, à nous aussi, que vous en mettiez beaucoup en vous. Mais l'idéalisme qui vous convient est à base de sacrifice. Croyez à la bonté, de toute votre âme, mais à la bonté possible, qui se fera en vous au prix d'un effort, plus qu'à la bonté présente, mise en vous par la nature. Des âmes invulnérables ? Les meilleures ont toujours été les plus sensibles au danger. Quelqu'idéales que soient vos aspirations, je sais tout de même que vous ressemblez à ceux qui furent des saints, et, au nom de leur expérience, je vous dis « prenez garde ! » Poésie ? Rêve ? Indépendance ? Libération ? Beaux mots, très beaux mots que nous aimons comme les autres. Mais mots dangereux si par eux on veut exprimer, non le but auquel il faut tendre par un effort, mais la réalité présente au nom de laquelle on prétend se dispenser de l'effort et de la prudence. Vous

le voyez bien : saint Louis, autrement, mais autant que saint Maurice, a vécu les armes à la main. Il a commencé où la vie nous apprend à tous qu'il en faut venir, il a commencé par le sacrifice. Et c'est ainsi qu'ont fait tous les saints, ceux mêmes qui eurent l'action la plus rayonnante, saint Vincent de Paul ou saint François d'Assise ; c'est ainsi qu'ont fait toutes les grandes âmes, celles que nous jugeons les plus humaines dans leur vertu, Gratry, Lacordaire ou Perreyve. Toutes les paroles par lesquelles on vous conseillerait de jouir simplement de la beauté des choses et de la douceur de la vie seraient un peu menteuses. Pas plus qu'au scepticisme on ne fait au dilettantisme sa part. Regardez ce jeune homme qui va les yeux baissés : il vous apprend que c'est en baissant d'abord les yeux devant toutes choses que vous conquerrerez la force d'en regarder quelques unes en face.

Je vous entends me dire. « Vous oubliez notre jeunesse. Ces conseils que vous nous donnez sont bons pour les esprits déjà mûrs. Ce qui convient à notre âge, c'est l'enthousiasme confiant. Attendez que nous ayons péché contre la vie pour nous parler de la vertu rédemptrice des renoncements. Pour l'heure, laissez-nous déployer nos ailes, sans nulle défiance attristée. »

Jeunes gens, je n'oublie pas votre jeunesse, puisque je vous parle au nom d'un saint qui fut jeune comme vous, et dont la liturgie nous fait dire : « *consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » Ce serait un funeste préjugé que de regarder la jeunesse comme le temps de la seule légèreté, et où la sagesse consiste à laisser passer les jours. Non, la jeunesse est plus sérieuse qu'on n'a coutume de le lui dire. Voyez déjà que de pensées graves vous sont livrées au cours de vos études, et quelles vérités profondes l'on demande à vos âmes de recevoir ! La jeunesse est

plus que le temps des espérances. Elle est le temps où l'on sème, où l'on prépare, où l'on s'élève : toutes choses qui indiquent une œuvre positive et de grands desseins commencés. N'était-il pas de chez vous, et n'était-ce pas un jeune celui qui écrivait : « l'inachevé n'est rien. » Or, plus tard comme aujourd'hui, vous découvrirez mille motifs pour vous dispenser des efforts nécessaires. Si votre jeunesse ne commence rien, la plus longue vie inutile n'achèvera rien. Tout commence et tout finit à tout moment, et le secret de la vie chrétienne c'est de faire entrer dans chacune de nos actions la plénitude de la vie divine. Il n'y a qu'une manière d'être jeune et de le demeurer, c'est de s'immortaliser. Défaites-vous donc de ce qui passe, et rattachez-vous à l'éternel : c'est ce que fit saint Louis de Gonzague, et c'est par là autant que par son âge, qu'il a mérité d'être le patron de la jeunesse.

Et entre toutes les vertus, celle qui fut plus particulièrement la vertu de Saint Louis de Gonzague est aussi la vertu de toute jeunesse, celle qui suppose le plus de renoncement : la pureté du cœur. Lacordaire la nommait « sœur de la jeunesse ». Sœur de la jeunesse, en effet, parce qu'elle est l'honneur de la vie, le respect du cœur, la sauvegarde de la beauté. Sœur de la jeunesse, parce qu'elle met en nous cette puissance qui est le signe de la jeunesse des âmes : la puissance de se donner soi-même. Saint Louis de Gonzague vécut dans le renoncement : c'est ce qui lui permit de mourir dans la charité. En gardant son cœur très pur, il le rendit capable d'aimer jusqu'à l'héroïsme : il donna sa vie pour l'amour de ses frères et pour l'amour de Dieu.

C'est ici que se rejoignent saint Louis de Gonzague et saint Maurice, c'est ici que se rejoignent toutes les âmes saintes : elles savent mourir à elles-mêmes pour

vivre à Dieu, et à tout ce que Dieu demande d'aimer.

Voilà, jeunes gens, à quoi se ramènent tous les enseignements. Cette leçon, nous irons la chercher ce soir encore au Champ des Martyrs. Déjà, dégagez-la de la fête de ce matin. Recueillez-la de tout ce qui vous environne. Comprenez bien que c'est ce renoncement qui a donné à saint Louis de Gonzague droit d'hospitalité dans votre Abbaye de Saint-Maurice. Il était de Lombardie. Je n'ai point vu la Lombardie. J'ai lu dans Maurice Barrès que « c'est le pays du silence et de l'universel effacement. » Du silence ? Vous en avez ici : le silence des siècles morts qui vous apprennent les conditions de la vie ; le silence de ces tombes gallo-romaines qui vous enseignent que tout finit par l'universel effacement. Votre nature, elle, n'est pas effacée. Mais en se dressant, elle vous écrase et vous efface. Ou, même, ne voyez-vous pas vos rochers qui s'effritent, vos gorges qui se creusent, votre fleuve qui coule implacable comme la vie, et ce déclin si rapide de vos soirs où la lumière, bientôt, ne touche plus que les cimes de vos montagnes ? Tout vous enseigne à ne pas vous attarder dans les lenteurs stériles ; tout vous enseigne à remplir votre jeunesse de la vertu vivifiante du sacrifice.